

Les Iroquoiens du Saint-Laurent Culture et agriculture

Michel Gagné

Numéro 92, printemps 2002

L'héritage amérindien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

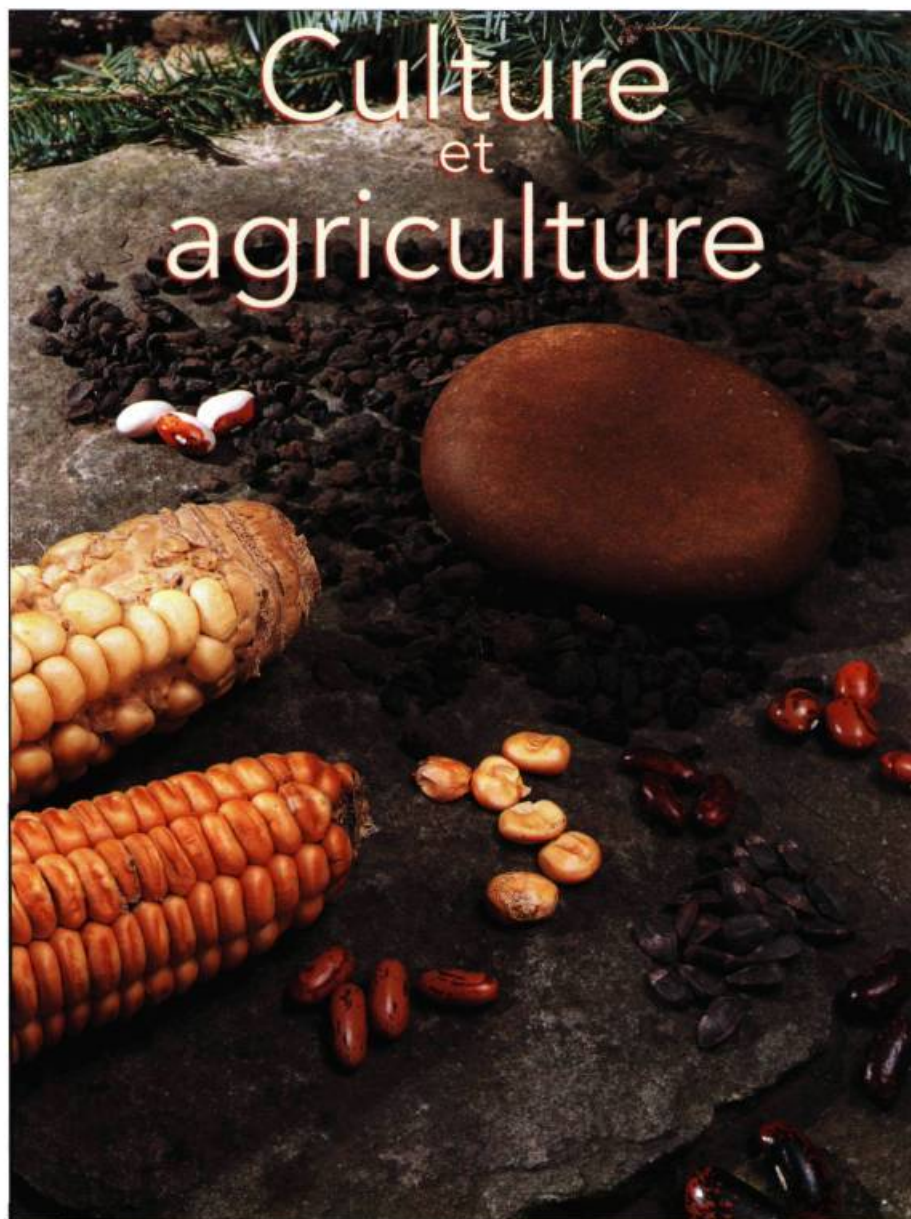
0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagné, M. (2002). Les Iroquoiens du Saint-Laurent : culture et agriculture. *Continuité*, (92), 36–37.



Aux XIV^e et XV^e siècles, les Iroquoisiens ont planté sur les rives du Saint-Laurent des villages dont les vestiges nous livrent aujourd'hui leurs secrets. À quelque cent kilomètres en amont de Montréal, des sites racontent un mode de vie où se côtoient culture et agriculture.

Lorsque, près de Gaspé, Jacques Cartier rencontre pour la première fois ceux que les archéologues nommeront les Iroquoisiens du Saint-Laurent, il devine immédiatement que ces gens se distinguent des autres groupes algonquiens qu'il a côtoyés précédemment dans son voyage. En fait, et il le remarquera plus tard, leur diète quotidienne, composée notamment de produits de la pêche, explique leur présence à aussi forte distance de leur lieu de résidence, Stadaconé.

Son attention se portera aussi sur une autre ressource alimentaire dont ils ont fait ample provision en vue de leur long périple : le maïs. À ce moment, Cartier ne se doute pas de l'importance de cette céréale dans leur alimentation. Lors de son deuxième voyage en 1535, il constate que le maïs n'est pas le fruit d'une activité de cueillette, mais d'une agriculture intensive.

En fait, les Iroquoisiens du Saint-Laurent constituent un groupe d'agriculteurs sédentaires qui, dès 1300 de notre ère, occupent des villages situés sur les terrasses ou les buttes en retrait de l'axe fluvial du Saint-Laurent. Leur territoire de résidence s'étire de l'embouchure du lac Ontario jusqu'aux environs de l'actuelle ville de Québec.

LE PLUS ANCIEN VILLAGE CONNU AU QUÉBEC

Il existe bien quelques vestiges d'unités villageoises isolées ailleurs au Québec, mais le secteur de Saint-Anicet, à une centaine de kilomètres en amont de Montréal, se distingue avec une dizaine de sites dont trois villages majeurs. L'occupation dans ce secteur débute vers 1320 avec l'établissement d'une petite communauté qui a érigé deux maisons longues sur un petit coteau situé à quelque quatre kilomètres du fleuve. On peut présumer que plusieurs sites

Le maïs et le haricot étaient moulus par les Iroquoisiens à l'aide d'une meule en pierre pour transformer les grains en farine.
Au bas de la photo : maïs et haricots d'aujourd'hui provenant des Sénéca ; au haut de la photo : grains de maïs carbonisés et haricots trouvés sur le site Droulers à Saint-Anicet.

Photo : Pierre Fauteux

de cette nature existaient dans la région de Saint-Anicet à cette période. Néanmoins, la découverte de ce qui constitue le plus ancien village connu du Québec permet de constater que l'agriculture demeure une activité secondaire à cette période ancienne. En effet, les restes de plantes cultivées, essentiellement du maïs et un fruit sauvage, la cenelle, se retrouvent en très faible quantité. Comme Jacques Cartier l'avait constaté à Stadaconé, l'alimentation des habitants de Saint-Anicet est constituée en majeure partie de poisson (huit espèces recensées) et, dans une moindre mesure, des fruits de la chasse, en particulier le chevreuil, le castor et l'ours.

À l'instar des autres sites villageois de la région, on retrouve en périphérie du site de Saint-Anicet de nombreux monticules de pierre. Un carottage a permis de déchiffrer la fonction de ces structures énigmatiques : dans le terreau, on a retrouvé du pollen de maïs ancien. En retirant les roches du sol, qui est très pierreuse sur ces coteaux, les Iroquoiens ont donc procédé à leur première expérience horticole. Finalement, la fouille a permis de dégager les vestiges d'une première maison longue d'environ 30 mètres sur 7, parsemée de 28 fosses à déchets ou servant à entreposer de la nourriture. Un alignement de quatre foyers permet de supposer que cette habitation abritait un minimum de huit familles regroupant près de 40 individus. Le groupe devait compter près de 80 personnes puisque les vestiges de deux maisons ont été retrouvés sur le site.

UN CHEF-LIEU

Vers 1450 de notre ère, ces petites communautés se regroupent pour former un immense village situé à près de huit kilomètres du fleuve Saint-Laurent. Ce village deviendra le chef-lieu de la province culturelle iroquoise de Saint-Anicet. Le site Droulers (du nom du propriétaire actuel) se déploie sur une terrasse très élevée qui surplombe la plaine où serpente un petit cours d'eau. Six ans de fouilles ont permis d'extraire du sol la somme impressionnante de 150 991 artefacts sur un peu moins de 254 mètres carrés. Ce site villageois, le plus important au Québec, couvre une surface de 12 000 mètres carrés et plus de six millions de vestiges seraient encore enfouis dans le terreau. Une dizaine de maisons longues pourraient y avoir accueilli plus de 400 individus. En

plus des structures d'habitations, les Iroquoiens du site Droulers érigent une palissade qui ceinture en partie le village. La structure protège le village des envahisseurs, mais aussi des bêtes sauvages et des intempéries.

Dans la foulée des pratiques iroquoiennes du XIV^e siècle, les groupes de la fin du XV^e siècle du site Droulers développent une expertise agricole et incorporent d'autres plantes à leur alimentation. À preuve, la dimension des grains de maïs et le nombre de spécimens retrouvés. D'autres plantes sont aussi cultivées : le haricot, le tournesol, la courge et plusieurs espèces de fruits sauvages, dont la cenelle, la cerise, le raisin et la framboise. L'agriculture intensive permet de nourrir une plus grande population. À cette période, les champs de culture s'étendent à plus de deux kilomètres autour du village. Or, il faut en moyenne un acre d'espace cultivé pour pourvoir aux besoins annuels d'un individu. Parallèlement, les objets ménagers se sophistiquent, comme les vases en céramique pour la cuisson ou l'entreposage et les outils de chasse ou de pêche en os. Enfin, l'analyse des éléments chimiques rares contenus dans l'argile des vases récoltés montre que les habitants des deux sites ont remonté le Saint-Laurent jusqu'à la pointe du Buisson, près de l'actuel Beauharnois.

À l'époque de l'arrivée de Jacques Cartier, des conflits opposent les diverses nations iroquoiennes du Nord-Est américain. On se dispute le contrôle des routes de traite avec les Européens. Devant ce problème, les Iroquoiens de Saint-Anicet se scindent en petits groupes et se terrent au plus profond de l'arrière-pays. Ils délaissent progressivement le fleuve Saint-Laurent et exploitent les territoires dans le bassin versant de la rivière Châteauguay. Des maisons longues, mais de plus faible envergure, sont érigées sur les nouveaux territoires. Parallèlement, la pratique agricole perd de son importance. À partir de ce moment, leur histoire nous échappe, mais on peut supposer qu'ils ont quitté définitivement la région comme la majorité des groupes qui habitaient jadis le long du fleuve. Samuel de Champlain évoque d'ailleurs la disparition des Iroquoiens de l'île de Montréal dans ses récits de voyage en 1603.

Michel Gagné est archéologue à la MRC Le Haut-Saint-Laurent.



Les pipes en argile et le tabac retrouvés sur le site Droulers témoignent de l'importance de fumer pour les Iroquoiens. Une action qui revêtait un caractère religieux.

Photo : Pierre Fauteux



Les maisons longues étaient l'habitation type de ces groupes d'Amérindiens. Généralement, les villages étaient ceinturés d'une palissade qui protégeait des envahisseurs et des intempéries.

Photo : Philippe Decloître



Les groupes iroquoiens de la région de Saint-Anicet utilisaient les os de diverses espèces de mammifères, dont le chevreuil et l'ours, pour fabriquer les outils servant à la chasse et à la pêche. Ceux-ci proviennent du site Droulers.

Photo : Pierre Fauteux